

tamment armée. Elle refusa de se laisser relever par les volontaires aux portes de l'Arsenal. Par malheur, un club existait déjà à Lyon. Le 7 février, une émeute brisa les clôtures de l'Arsenal, en chassa la milice bourgeoise, pilla dix mille fusils, repoussa les volontaires, et, après du sang répandu, se porta à l'Hôtel-de-Ville pour saisir la tête de M. Imbert-Colomès. Il ne fut sauvé que par la fuite ; et le lendemain, il afficha sa démission. Son domicile avait été pillé.

Il s'était réfugié à Bourg ; le ministre Necker écrivit à la municipalité de cette ville pour la remercier « de son excellent accueil envers un magistrat qui avait des titres à la reconnaissance de tous les bons citoyens, et qui malgré la difficulté des temps avait maintenu en sécurité et bien approvisionnée la seconde ville du royaume. »

Pendant, M. Morin se félicite de ce que Lyon était délivré de son consulat contre-révolutionnaire, et allait jouir d'une organisation populaire.

Il divise notre population en quatre catégories.

« La noblesse et le clergé, sans cesse en conspiration contre la révolution ;

« La bourgeoisie et le commerce, usurpant, les armes à la main, la terre où croissait l'arbre de la révolution, et interdisant au peuple d'en goûter les fruits ;

« Le peuple, masse d'artisans et d'ouvriers, suivant avec calme son instinct, se faisant obéir de l'Assemblée constituante, marchant à un but providentiel, et n'ayant que Dieu pour chef ;

« La populace, ramas de gens de toute condition, soulevés par l'aristocratie, pour étouffer la révolution dans ses émeutes ;

« Quant à la garnison suisse et française, elle n'avait point encore les lumières de l'esprit démocratique ; elle obéissait à sa discipline. »

Telle est la prévention avec laquelle M. Morin continue son histoire.